

Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir

Numéro 255

soirmagazine@yahoo.fr

## ENTRETIEN

«La retraite marque une rupture dans la vie ; elle constitue souvent un véritable bouleversement»

Dans un passé plus ou moins récent, la retraite était définie par la notion de liberté et de repos mérité. Aujourd'hui les retraités se trouvent le plus souvent confrontés à une multitude de contraintes, dont celles liées à des difficultés de santé, de pouvoir d'achat ou de solitude. Mohamed Salah Z., sociologue universitaire, nous éclaire sur la question.

Lire en page 12

## C'EST MA VIE

Bakhta ou l'espoir d'une vie meilleure

C'est sous sa tente plantée dans cette steppe qui lui a brûlé le visage, que Bakhta heureuse, reçoit ses invitées venues d'ailleurs. Elle est née dans cette immensité désertique et ne l'a jamais quittée. Ce jour-là, la nomade a sorti ces maigres pacotilles. Elle voulait ressembler à ces femmes de la ville.

## VOYAGE CULINAIRE

El batoute, un plat corsé qui nous vient du Sud

Nous allons partir dans la ville de Biskra pour y découvrir et partager ensemble une recette très prisée par les gens de la région, surtout en période estivale.

Lire en page 13

## La retraite, le cap difficile à franchir



Photos : DR

Mettre un terme à une longue vie active est souvent saumâtre même pour celui qui est heureux de prendre sa retraite. Il y a 70 ans, le retraité c'était cet homme fatigué qui n'en avait que pour une petite poignée d'années avant que sa santé ne l'abandonne. Le terme «sénior» est tendance ces dernières années, il remplacerait élégamment les personnes du troisième âge. Mais aujourd'hui comment peut-on définir nos seniors écartés du monde du travail ? Témoignages.

Ahmed, 60 ans,  
ancien directeur dans  
une entreprise étatique

Ahmed s'était réjoui d'avoir ficelé son dossier de mise à la retraite, heureux surtout de changer de rythme, du moins c'est ce qu'il croyait. «Je jubilais à l'idée d'être enfin maître de mon temps, de ne plus être soumis au stress, d'abattre 12 heures de travail par jour, de présider parfois trois réunions en une seule journée, de vivre constamment sous tension. Je me sentais enfin libéré !

Aujourd'hui, cela fait deux mois que je suis à la retraite et je m'ennuie déjà. Je me rends compte qu'en fait, au sein de l'entreprise, je menais une vie sociale ritualisée, mais d'une forte intensité, et j'ai basculé dans une vie solitaire. J'ai trois enfants, ils sont tous mariés, c'est en étant plus souvent à la maison, en prenant mes repas chez moi que je me rends compte du vide. Et le pire, c'est que je ne me sens pas du tout épuisé. Je ne ressemble pas du tout à mon père, un ancien fonctionnaire de la mairie, un salarié performant motivé, actif, qui après 40 ans de service était affaibli. Il est devenu un vieux, sage, très détaché et serein. On avait l'impression que toutes ces années de travail où il avait imposait son charisme, où il menait son équipe à la baguette ne sont pour lui que de vagues souve-

nirs. Il s'occupait de son jardin, c'était ça son bonheur. Moi, je me sens perdu. Je ne sais plus quoi faire de mes journées. Les réunions me manquent. J'ai comme le sentiment que pendant 35 ans je me droguais au travail, et aujourd'hui je n'arrive pas à décrocher.»

Fatiha, 62 ans,  
ancienne infirmière

Calme, posée, Fatiha parle de ses années de travail avec beaucoup de nostalgie. «J'ai choisi ce

faction et le meilleur témoignage de reconnaissance et de gratitude. Cela me suffit amplement. Cela fait deux ans que j'ai pris ma retraite, et c'est incroyable qu'après toutes ces années je n'ai pas senti l'épuisement. D'ailleurs je travaille toujours. Je suis chef de service dans une clinique. Et je suis très heureuse de retrouver mes malades. Je crois que si j'étais restée à la maison ma santé en aurait sérieusement pris un coup. Je pense que les retraités d'aujourd'hui ont changé. Ils ne sont plus assimilés à des vieux séniles

«JE NE SUIS PLUS DIRECTRICE MAIS JE CONTINUE À ME RENDRE AU TRAVAIL, SANS RIEN FAIRE. JE NE VOYAIS JAMAIS LE TEMPS PASSER, JE POINTAIS À 7H PARCE QUE J'AVAIS UN DOSSIER IMPORTANT À PRÉSENTER AU P-DG, IL M'ARRIVAIT DE TRAVAILLER MÊME LE SAMEDI. AUJOURD'HUI JE ME SENS COMME UNE ÉTRANGÈRE, COMME SI JE N'AVAIS JAMAIS TRAVAILLÉ NI OCCUPÉ UN POSTE DE RESPONSABILITÉ. SE SENTIR INUTILE DU JOUR AU LENDEMAIN, ALORS QUE DURANT DES ANNÉES RIEN NE SE FAISAIT SANS MOI, C'EST AFFLIGEANT.»

métier, et j'en rêvais toute petite. Soigner les malades, aider les gens en détresse, c'était comme un sacerdoce pour moi.

D'ailleurs je ne me suis jamais mariée. Je me suis donnée corps et âme aux autres et je ne le regrette pas. Quand j'ai quitté l'hôpital pour la retraite, j'ai gardé un souvenir émouvant des malades. J'ai eu droit à une fête qu'ils m'avaient organisée. Ils ont pleuré mon départ. Je crois que c'est la plus grande satis-

faction et le meilleur témoignage de reconnaissance et de gratitude. Cela me suffit amplement. Cela fait deux ans que j'ai pris ma retraite, et c'est incroyable qu'après toutes ces années je n'ai pas senti l'épuisement. D'ailleurs je travaille toujours. Je suis chef de service dans une clinique. Et je suis très heureuse de retrouver mes malades. Je crois que si j'étais restée à la maison ma santé en aurait sérieusement pris un coup. Je pense que les retraités d'aujourd'hui ont changé. Ils ne sont plus assimilés à des vieux séniles

Farida, 60 ans, directrice  
d'une entreprise d'Etat

Son visage n'a presque pas de rides. Son élégance est restée intacte, et les années n'ont en rien altéré sa beauté. «Quand je dis mon âge, les gens ne me croient pas.

## Par Naïma Yachir

D'ailleurs, cela m'a valu la jalousie de certaines de mes collègues. Quand je me regarde devant une glace, j'ai du mal à croire que je fais partie des personnes du troisième âge, que je n'ai plus rien à donner à mon entreprise. Mais ce qui m'attriste le plus, c'est qu'on n'a pas attendu que je parte pour me remplacer. Je dois quitter dans un mois et demi, et mon successeur est déjà en poste. Je ne suis plus directrice mais je continue à me rendre au travail, sans rien faire. Moi qui ne voyais jamais le temps passer, qui pointais à 7h parce que j'avais un dossier important à présenter au P-DG, il m'arrivait de travailler le samedi pour préparer une réunion au ministère. Je trouve que c'est tout de même indécrottable de la part de l'entreprise où j'ai travaillé comme une forcenée, me vouant entièrement à mon travail que j'accomplissais avec abnégation (d'ailleurs je sors avec une hypertension artérielle), de me considérer aujourd'hui comme une étrangère, comme si je n'avais jamais travaillé ni occupé un poste de responsabilité.

Le téléphone ne sonne plus, alors qu'il ne s'arrêtait pas, même les jours de repos ou fériés. C'est tout simplement de l'ingratitude. Se sentir inutile du jour au lendemain, alors que durant des années rien ne se faisait sans moi, c'est affligeant. C'est comme un citron qu'on a bien pressé et qu'on jette.» ■

## ATTITUDES

Par Naïma Yachir  
naiyach@yahoo.fr

## Le carnet

Il ajuste ses lunettes, ouvre son carnet et, à l'aide de son stylo rouge, coche. Il barre la dernière dette. «Ça y est, il vient de me payer le bidon d'huile qu'il a pris le mois dernier», dira Rabah, l'épicier du village situé au pied des falaises du Djurdjura. L'épicerie n'était guère sa vocation. Rabah vivait de l'élevage de ses vaches lâchées en pleine nature.

Il escaladait presque au quotidien des montagnes abruptes sur des dénivelés de plus de 1000 m, pour contrôler et compter son troupeau. Fatigué de courir les monts, il a décidé de gérer son petit commerce.

Une aubaine pour les habitants d'Aidloul, le quartier de l'extrémité dominante du village. C'est ainsi qu'il a percé les secrets des habitants qui venaient chaque jour s'approvisionner en différentes denrées. Il tenait un carnet pour ceux qui, de revenus plutôt modestes, payaient leurs achats à crédit. Un deal signé de part et d'autre qui, en général, se passait sans problème. Il y avait les pères de famille qui, souvent, peinaient à joindre les deux bouts, mais aussi les ouvriers occasionnels.

C'était en général les enfants qu'on envoyait pour 1 kilo de sucre, des œufs ou

une bouteille de jus de fruits pour les invités surprise. Rabah tirait alors son carnet à ressort et révisait ses comptes.

Il s'adressera avec un sourire à cette gamine venue chercher de la farine : «N'oublie pas de rappeler à ton père qu'il a une liste de provisions de la quinzaine passée qu'il n'a pas encore réglée.» Son carnet c'est sa mémoire. Des pages noircies, d'une écriture digne d'un bon élève des années 1950. «Il s'applique même en raturant», dira de lui M'hand.

«Je suis obligé de tout noter pour éviter des incidents avec mes clients que je considère comme ma famille. C'est vrai que certains me fatiguent, mais cela fait partie du métier. Mon carnet, j'en prends soin comme ma caisse. Il ne me quitte jamais. Et Dieu seul sait combien j'en ai utilisés. Je ne les jette jamais. Ma femme tenait souvent l'épicerie, mais depuis peu, elle se sent un peu faible, elle se limite

alors aux travaux ménagers.» Rabah est devenu, par la force des choses, le confident de ses voisins.

Il compatit à leurs soucis, et il est une source d'informations intarissable, mais il reste toujours discret.

Dans ses moments de détente, il s'assoit à proximité de sa boutique et se joint aux discussions des vieux. C'est la montagne, ses cols, ses crêtes et ses pâturages qui enflamment les palabres. Les débats furent interrompus par une vieille cliente, na Saâdia, 80 ans, qui, accompagnée de ses deux chèvres, porte difficilement le fagot de bois qu'elle porte sur le dos. Elle l'interpelle de loin :

- Donne-moi vite un paquet de café et le ballot que j'ai laissé ce matin chez toi.

Il lui lancera en riant :

- Tu ne me payes pas grippe-sous ?

- Marques sur ton carnet et arrête de faire du chichi. ■